Georges Gusdorf et le romantisme

Alain Finkielkraut

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/leportique/3950>

DOI : 10.4000/leportique.3950

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2013

Pagination : 51-59

ISBN : 9782816332246

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Alain Finkielkraut, « Georges Gusdorf et le romantisme », *Le Portique* [En ligne], Cahiers du Portique n°13 | 2013, document 4, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3950> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.3950>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2022.

Tous droits réservés

Georges Gusdorf et le romantisme

Alain Finkielkraut

- 1 *Thierry Grillet, directeur des affaires culturelles de la Bibliothèque Nationale de France présente Alain Finkielkraut, professeur de philosophie et d'histoire des idées au Département des Humanités et des Sciences Sociales de l'Ecole Polytechnique. Il le remercie d'avoir accepté de venir enfoncer le coin de l'actualité dans cet après midi d'études. L'intervention d'Alain Finkielkraut portera sur l'immense somme que Georges Gusdorf a consacrée au romantisme, cette « nébuleuse européenne », mais aussi et surtout sur la signification actuelle de la recherche de Georges Gusdorf sur le romantisme.*
- 2 Je vais essayer de répondre à cette question. Je dois dire d'abord que je n'ai aucun titre à être aujourd'hui parmi vous. Je ne suis pas un spécialiste de la pensée de Georges Gusdorf. Je ne suis pas un lecteur assidu de son œuvre, Je n'ai pas été son élève, je n'ai pas eu non plus le bonheur de le rencontrer et de dialoguer avec lui.
- 3 Si j'ai accepté, malgré ces lacunes, malgré ce lourd handicap, la proposition de participer à cet après-midi d'hommage, c'est parce que je me sens une dette à l'égard de Georges Gusdorf. Je viens acquitter ma dette, une dette précisément envers les volumes 11 et 12 de son ouvrage monumental « *Les sciences humaines et la pensée occidentale* ». Je l'avoue, je n'ai pas lu les autres, mais ces deux ouvrages m'ont enchanté, m'ont énormément appris, nourrissant aujourd'hui même ma réflexion. Ils ont aussi nourri certains de mes cours à l'Ecole Polytechnique.
- 4 Je me suis alors dit : « Tant pis pour mes carences, je dois bien cela à Georges Gusdorf », parce que ce que mes études m'avaient appris, c'est que le romantisme était une école ou un grand courant littéraire. Je dis « mes études », car j'ai passé une agrégation de lettres modernes et je me suis plus tard, mais pas tout à fait en autodidacte, je l'espère, passionné pour la philosophie. Ce que mes études m'avaient appris, c'est que le romantisme était un courant littéraire, qu'il avait eu sa bataille d'Hernani, que ses principaux représentants en France étaient Hugo, Chateaubriand, Vigny, Musset, Nerval ou Lamartine. Plus généralement ou plus vaguement peut-être, je voyais dans le romantisme une protestation de la sensibilité contre l'utilitarisme bourgeois et contre le cynisme, contre la froideur du libertin.

- 5 Ce que m'a fait découvrir Georges Gusdorf, c'est que le romantisme est une pensée, une conception de l'homme et du monde, une anthropologie et une ontologie non moins impressionnante que la philosophie des Lumières. Il est même la réponse en forme de révolution philosophique à la révolution française. Et de cette réponse nous sommes encore tributaires. Il est tout à fait légitime et tout à fait nécessaire que le romantisme prenne place dans ce que Georges Gusdorf n'aurait sans doute pas appelé une archéologie des sciences humaines, étant donné l'irritation que provoquait en lui Michel Foucault, mais bien dans une histoire des sciences humaines, puisque sans le romantisme, il n'y aurait pas l'ethnologie.
- 6 L'idée que la richesse de l'humanité est due à la diversité des cultures est une idée romantique et l'idée de l'universalité des droits de l'homme, est, quant à elle, une idée issue des Lumières. Autrement dit, une bataille se mène à l'intérieur de la modernité et en chacun d'entre nous entre le romantisme et les Lumières. Et ce que j'aime particulièrement dans les deux volumes consacrés par Georges Gusdorf au romantisme, c'est, si j'ose dire, sa partialité. Le romantisme est son objet d'études, mais c'est aussi la cause qu'il défend. Il fait preuve à la fois d'une érudition vertigineuse et même écrasante, et d'une passion continue. La neutralité n'est pas son fort. Il nous fait non seulement découvrir, mais aussi partager, par exemple, la grande réhabilitation romantique de la nuit, ou l'éloge romantique des frontières.
- 7 Et je retiens une phrase parmi d'autres : « L'europpéen romantique se réjouit d'être plusieurs, d'échapper à la grise monotonie de l'identique ». Cette phrase m'en rappelle une autre émanant d'un penseur et d'un explorateur très romantique, pourrait-on dire, même s'il n'appartient pas à l'école du romantisme, car il est beaucoup plus tardif. Cette phrase très belle de V. Segalen témoigne d'une inquiétude toujours plus contemporaine : « Le divers décroît ». Voilà une tristesse romantique : d'un côté, « l'europpéen romantique se réjouit d'être plusieurs, d'échapper à la grise monotonie de l'identique » et, d'un autre côté, « le divers décroît ».
- 8 Mais je voudrais en venir maintenant, sans commenter Georges Gusdorf, mais en m'aidant de ce que j'ai appris, notamment, de lui, au cœur du débat entre les Lumières et le romantisme. Pour les Lumières, l'homme devient humain par sa capacité d'être autonome, c'est-à-dire de penser, d'agir, de juger par lui-même. Or qu'est-ce que penser par soi-même ? C'est être le sujet, le fondement, le « subjectum », de son propre destin. Encore faut-il que cette capacité se réalise et que les hommes sortent de la condition de « minorité », où ils se trouvent par leur propre faute, comme dit Kant dans ce fameux texte, « Qu'est-ce que l'aufklärung ? ». Et telle est précisément la tâche que se sont assignés les acteurs de la révolution, reprenant à leur compte, toujours chez Kant, la fière devise de Lumières : « *Sapere aude* », c'est-à-dire : « aie le courage de te servir de ton propre entendement ». Ils se sont déclarés majeurs à la face du monde et de leurs ancêtres. Ils ont voulu reconstruire la société humaine sur le fondement de la raison. Du passé dont ils sont eux-mêmes issus, ils ont décidé de s'émanciper en le rejetant d'un seul coup dans les ténèbres de l'ancien Régime, le concept d'ancien Régime étant une création de la révolution, une création quasi immédiate. « Notre histoire n'est pas notre code », disait Rabaut Saint-Etienne, et il ajoutait : « Tous les établissements en France couronnent le malheur du peuple. Pour le rendre heureux, il faut le renouveler, changer ses idées, changer ses lois, changer ses mœurs, changer les hommes, changer les choses, changer les mots, tout détruire, oui, tout détruire puisque tout est à recréer. » Et voici, en effet, que la création relève de l'homme : « Songez, disait cette

fois Boissy d'Anglas, que, pour régler les destinées du monde, vous n'avez qu'à vouloir, vous êtes les créateurs d'un monde nouveau, dites « Que la lumière soit et la lumière sera ». Ils ont dit « Que la lumière soit » et « la terreur fut », constatent avec stupéfaction les contemporains de l'événement. Ils ont voulu l'égalité dans la liberté et ils ont eu le despotisme. Certains penseurs politiquement échaudés et philosophiquement intrépides prennent la question à la racine et se demandent pourquoi les choses ont mal tourné. Ce qui fait de ces penseurs des romantiques, c'est la tentative d'offrir en guise d'explication une alternative au subjectivisme débridé des lumières.

- 9 Edmund Burke dit, dans son ouvrage *Réflexions sur la Révolution de France*, traduit dès 1790, (et Georges Gusdorf fait plusieurs fois référence à Burke) : « La violence révolutionnaire n'est pas un accident de l'histoire, un effet des circonstances, mais un pur produit de l'arrogance ». Je cite Burke : « Les esprits éclairés qui ont cru bon de rompre le cours des choses n'ont aucun respect pour la sagesse des autres, mais en compensation, ils font à la leur une confiance sans bornes. Il leur suffit d'un seul motif pour détruire un ordre des choses ancien, son ancienneté même ». Ils se font gloire, ces esprits éclairés de secouer les vieux préjugés, alors que ceux-ci sont, je cite à nouveau Burke : « la banque générale et le capital constitué des nations et des siècles, et qu'il vaudrait bien mieux employer sa sagacité à découvrir la sagesse cachée qu'ils renferment ». Ils oublient donc, dans leur volonté de faire prévaloir la raison sur la coutume, que la coutume n'est rien d'autre que la raison des ancêtres. Ils croient libérer l'intellect d'un tas de vieilleries, alors qu'ils se privent d'un trésor d'intelligence. Ils se comportent en démiurges alors qu'ils devraient, je cite à nouveau, « se pencher sur les défauts de l'Etat comme sur les blessures d'un père dans la crainte et le tremblement et avec une pieuse sollicitude. » Ils s'enivrent de tout changer alors que, si la simple sagesse nous recommande la plus grande circonspection quand nous travaillons sur les matières inanimées, la prudence devient véritablement un devoir quand nos travaux de démolition n'ont pas pour objet la brique et le bois, mais des êtres sensibles. Ils prétendent enfin arracher les hommes à leur condition de minorité, mais, répondent Burke et les romantiques, ce qui fait l'humanité de ces êtres sensibles, ce n'est pas l'autonomie, ce n'est pas la capacité de s'abstraire de toute tradition, c'est l'appartenance, la fidélité, la filialité, l'inscription dans une communauté particulière. L'homme, autrement dit, n'est pas maître du sens, le sens passe à travers lui, sa subjectivité est seconde : voilà la grande affirmation romantique. Il est issu d'une source qui le précède et le transcende, il naît avec une dette qu'il est tenu d'honorer. Annuler cette dette, repartir de zéro pour édifier une société nouvelle avec des individus autonomes, c'est-à-dire réduits à eux-mêmes, cela ne peut conduire qu'à la catastrophe. A vouloir faire table rase de l'héritage national, on ne bâtit pas un monde meilleur, on déshumanise le monde existant. Si l'on veut rester humain, on doit faire preuve d'humilité et ne jamais perdre de vue qu'il n'y a pas que soi en soi. Telle est pour finir l'objection identitaire adressée par le romantisme à ceux que Burke appelle « les petits maîtres insolents, présomptueux et bornés de la philosophie ».
- 10 Voilà un héritage bien encombrant : j'ai presque prononcé le mot d'« identité ». Et le romantisme fait face au subjectivisme, (j'ai défini tout à l'heure une pensée de l'identité mais, plus gravement encore, une pensée de l'identité nationale), pour affirmer un irréductible enracinement de l'homme. C'est au sein d'une nation, d'une culture, d'une société que s'engendre l'humanité de l'homme. Quand un être humain est privé de la qualité particulière qu'il acquiert dans son inscription au sein d'une tradition, d'une

humanité particulière, il est privé d'humanité, disent les romantiques. Mais bien sûr, entre eux et nous, il y a eu le vingtième siècle, et le risque s'est matérialisé qu'au nom de toute une particularité exacerbée, et d'un irréductible enracinement de l'homme, on en oublie l'humanité commune. Il n'y a plus d'humanité, il n'y a que des humanités particulières vouées peut-être même à un conflit inexpiable. Donc nous connaissons les démons de l'identité. Il ne nous est pas possible d'être romantiques. C'est aussi la raison pour laquelle j'ai trouvé très audacieuse la partialité romantique de Georges Gusdorf dont il témoigne dans son livre. Mais j'y reviendrai en finissant.

- 11 Il y a donc ces démons de l'identité, et nous avons vu d'ailleurs à quel point cette question était sensible au moment du débat, ou plutôt du non-débat, sur l'identité nationale. Pourquoi le débat n'a-t-il pas eu lieu ? Précisément parce que le thème même de l'identité nationale a paru en lui-même révoltant. Rejet du débat qui, en quelque sorte, traduisait plus profondément un rejet du romantisme autour duquel le débat voulait se nouer. Il ne pouvait y avoir d'identité nationale. Mais nous vivons une situation assez paradoxale. Pourquoi ? Parce que notre mémoire nous dit qu'il y a les démons de l'identité, mais elle nous dit aussi qu'il y a les démons de l'universel. Nous ne pouvons pas faire contre le romantisme et ses démons le choix des Lumières, car les Lumières ont, en quelque sorte, permis, légitimé le colonialisme. Et l'universalisme, à travers l'épopée coloniale, est apparu comme un particularisme impérial. D'où la volonté, en Europe, de se défaire à la fois des démons de l'identité et des démons de l'universel. Par exemple, je vois cette double volonté à l'œuvre chez un certain nombre de philosophes. Je citerai Jean-Marc Ferry disant que « l'identité européenne consiste dans la disposition à s'ouvrir aux autres identités. »
- 12 L'Europe doit, en quelque sorte, pour être elle-même, n'être rien, n'être ni juive, ni grecque, ni chrétienne. Vous vous souvenez des polémiques suscitées par l'inscription possible de l'héritage chrétien de l'Europe dans le préambule de la constitution européenne. Donc ni juive, ni grecque, ni romaine, ni chrétienne, ni même humaniste. Si elle ne propose rien, si elle n'est rien, elle n'a plus de repoussoir, et si elle n'a plus de repoussoir, elle n'est plus en position d'exclure ou d'assujettir qui que ce soit. Je citerai maintenant un sociologue allemand qui a exprimé tout cela d'une formule tout à fait extraordinaire dans la revue « *Le débat* », Ulrich Beck : la formule de l'Europe, selon lui, c'est « vacuité substantielle, tolérance radicale ». Et, dernière référence, celle du philosophe italien Gianni Vattimo qui synthétise ce nouvel idéal européen sous la forme d'un slogan : « De l'universalisme à l'hospitalité ». Il parle du dialogue interreligieux, mais, à titre d'exemple, il dit : « Si elle veut se concrétiser sous la forme de l'hospitalité, l'identité du chrétien ne peut que se réduire presque totalement à écouter ses hôtes et à leur laisser la parole. »
- 13 Ainsi donc, l'Europe, ou certains clercs européens, rejetant les démons de l'identité et les démons de l'universel, semblent s'orienter vers ce qu'on pourrait appeler « un romantisme pour autrui ». L'identité est odieuse ou, terme particulièrement utilisé, « nauséabonde » en tant qu'elle est nationale, mais dès lors qu'elle ne l'est plus, elle a droit de cité. Or, il me semble, on l'a vu dans le débat sur l'identité nationale, et on l'a vu aussi, et cela peut concerner la Bibliothèque Nationale de France, autour du débat et de sa conclusion sur la création d'une « Maison de l'histoire de France ». Le mot de « musée » a été d'abord rejeté, on lui a préféré celui de « maison », parce qu'il y avait du pluriel dans « maison » ; c'était moins solennel, moins officiel, plus ouvert à toutes

sortes d'initiatives, mais cette nouvelle terminologie n'a pas suffi. Et des historiens ont obtenu que le projet soit abandonné.

- 14 Je pense que ce refus simultané des démons de l'identité et des démons de l'universel caractérise tous les états européens, mais la France a de l'avance. Je ne crois pas que, dans aucun autre pays européen, un musée d'histoire nationale ait suscité une telle levée de boucliers. Il y a un musée de l'histoire allemande à Berlin, et, dans ce musée, on trouve des expositions sur Hitler bien sûr, mais pas seulement. La mémoire s'élargit à toute l'histoire allemande. Il n'y aura pas de musée d'histoire nationale en France parce que, précisément, nous vivons sous le règne du romantisme pour autrui. Et il me semble que cette thématique est une impasse. Je crois que l'immigration qui peuple et qui peuplera toujours davantage le vieux monde, cette immigration renvoie chaque nation européenne et l'Europe elle-même à leur identité.
- 15 Nous nous étions déshabitués de dire « nous » et nous voici, à notre corps défendant, d'une certaine manière, redevenus romantiques. Je crois en effet qu'on ne peut plus l'être innocemment, mais je crois aussi qu'on ne peut pas non plus ne pas l'être. Deux injonctions simultanées pèsent sur nous : combattre la tentation ethnocentrique de persécuter les différences et de nous ériger en modèle idéal d'un côté, mais aussi, de l'autre, combattre la tentation pénitentielle de nous déprendre de nous-mêmes pour expier nos fautes. La bonne conscience nous est interdite, mais il y a des limites à la mauvaise conscience. Et je crois précisément que cette réconciliation au moins partielle avec nous-mêmes que nous impose la nouvelle réalité remet à l'honneur les idées romantiques d'identité, d'appartenance et d'héritage. C'est précisément cela qui, à mon avis, donne une actualité particulière aux livres de Georges Gusdorf, à son grand travail sur le romantisme.
- 16 Je terminerai par une citation qui n'est pas de Gusdorf, mais qui donne bien le sens de ce que doit être un bon usage du romantisme. C'est une citation d'Elisabeth de Fontenay, issue de son livre d'entretiens qui porte un titre extraordinairement, audacieusement romantique : « *Actes de naissance* ». On est aux antipodes du subjectivisme, de l'auto-fondation du sujet. « Il me semble, dit-elle, que c'est une erreur politique que de neutraliser l'un des éléments les plus vivaces de l'expérience humaine : le sentiment d'appartenance, aussi haut mêlé, aussi tourmenté qu'il puisse être, à une nation ou à un peuple, car cela engage les hommes à se précipiter dans l'abstraction marchande qui les rend équivalents sans les rendre égaux ».

RÉSUMÉS

A Finkielkraut se situe dans la perspective originale ouverte par G.Gusdorf : le romantisme n'est pas un mouvement littéraire, si important soit-il, comme on a coutume de le dire, mais il est avant tout le principe d'une révolution de pensée qui prétend restituer l'esprit véritable des savoirs. Or, cette révolution qui s'oppose au geste encyclopédique de l'*Aufklärung* se réalise à relire l'ensemble des savoirs pour en extraire le sens et les valeurs dont ils témoignent. Mais, ainsi conçu, le romantisme ne risque-t-il pas d'être détourné de sa signification et d'entraîner des

prises de position culturelles, sociales et politiques imprévisibles, comme tel est le cas en France ?

A Finkelkraut's vision is in line with the original perspective developed by G. Gusdorf: Romanticism is not a literary movement, no matter how central it may be, as people tend to believe, but it forms above all the basis for a revolution of thought that claims to restore the true spirit of knowledge. However, this so-called revolution, which goes against the encyclopedic movement of Enlightenment, and which consists in summarizing the knowledge to be acquired, mobilizes another movement that summarizes the knowledge acquired before, transcending its genesis and duly bearing witness to human truth which it is supposed to testify to. However, having been thus defined, isn't romanticism likely to lose its original meaning and scope thus bringing forth unpredictable positions, be they cultural, social and political, as is the case in France?

Für Georges Gusdorf stellt die Romantik nicht nur eine literarische Bewegung dar. Sie ist eine geistige Revolution, die den Anspruch erhebt, im Gegensatz zur Aufklärung den echten Geist des Wissens wieder herzustellen. Dieses Wissen ist nicht enzyklopädisch und allgemein-abstrakt, sondern berücksichtigt den Reichtum der Standpunkte und Kulturen und ihrer verschiedenen Werte.

AUTEUR

ALAIN FINKIELKRAUT

Alain finkelkraut est depuis 1989 professeur de philosophie et d'histoire des idées au département « Humanités et sciences sociales » de l'Ecole Polytechnique. Il anime chaque semaine sur France Culture l'émission « Répliques ». Auteur de plus de trente livres dont *La défaite de la pensée* (1987), *Au nom de l'autre : quatre leçons* (2005), *Et si l'amour durait* (2011), il critique l'esprit de la modernité, où se croisent paradoxalement les idéologies du communautarisme et du totalitarisme, du progressisme et du relativisme, de la rationalité technique et de la compassion pour autrui qui se substitue à la réflexion politique. S'inspirant de E. Levinas, de H. Arendt et de M. Kundera, il oppose à l'esprit de la modernité l'esprit des humanités qui insiste sur les valeurs républicaines de transmission et d'héritage culturels, sur les valeurs philosophiques de l'identité des personnes que relativisent « les droits de l'homme », du rapport éthique et politique à autrui et du sens du tragique de l'existence dont témoigne le romantisme.